

pour la selle. Ah ! que n'avaient-ils la selle amortisseur A. B. Je les ai revus par la suite ; plusieurs d'entre eux n'ont pu finir la course, blessés par leur selle.

Nous voilà donc de retour à Montauban-de-Bretagne, d'où nous étions partis la veille à 5 h. 30.

Nous nous y arrêtons un quart d'heure afin de nous ravitailler légèrement, chacun une *moque* de cidre, un morceau de pain et du beurre.

Tout à coup, débouche une auto avec fanions claquant au vent, le public crie « voilà les coureurs ». Juliette et moi avons projeté d'arriver avant eux à Rennes afin d'éviter de nous trouver dans la cohue pour faire signer notre feuille de route. Nous sautons en souplesse sur le tandem, la bouche pleine et notre morceau de pain dans la main, et nous démarrons aux acclamations du public, il est 18 heures. Rennes n'est plus qu'à 32 km., la route n'est pas dure, nous comptons négocier ce trajet en 1 h. 30, car d'un autre côté nous voulons arriver avant la nuit.

Nous en mettons donc un coup malgré nos 815 km et, sans anicroche, nous faisons notre entrée dans Rennes à 19 h. 30. Nous nous rendons au contrôle et faisons signer notre feuille à 20 heures. Mais la nuit est complète, nous n'avons pas dîné, nous savons que la région que nous allons traverser est très mauvaise au point de vue sol ; d'un autre côté, notre intention était d'arriver à Paris le dimanche, entre 15 et 19 heures, en même temps que les hommes de tête, qu'il nous reste encore 353 km. à faire et que, même en roulant toute la nuit entière, après la mauvaise nuit précédente, nous ne pourrions arriver à Paris que dans la nuit de dimanche à lundi, ce qui ne nous avancerait pas beaucoup. Après nous être consultés, Juliette et moi, nous décidons d'abord d'aller dîner convenablement et ensuite nous reposer. Après force pérégrinations et recherches, des spectateurs nous conduisent dans un grand restaurant, de l'autre côté du quai. Nous nous mettons à table, après un copieux repas, nous nous sentons plus alertes que jamais. Accompagnés de plusieurs clients de l'établissement et escortés par une quantité d'admirateurs, nous décidons avant d'aller nous reposer d'aller voir au contrôle si les coureurs sont passés. Pas encore. Accaparés par la foule qui nous a reconnus, nous y restons jusqu'à minuit 15, heure où passe le peloton de tête.

Nous retournons ensuite au restaurant et l'on nous remet entre les mains d'un logeur qui nous a réservé deux chambres, car à Rennes, il y a ceci de particulier : c'est que chaque maison n'appartient pas dans son entier au même propriétaire.

Chaque étage a un propriétaire différent, ceci, m'a-t-on dit, à la suite d'une épidémie qui sévit à Rennes il y a longtemps et où les propriétaires ou ceux qui possédaient furent très

PARIS-BREST ET RETOUR

Mais nous avons traversé Noyal, Plestan, Langon, Broons et rencontré pas mal de coureurs plus ou moins distancés, les uns marchant allègrement, les autres commençant à trouver la route longue et le terrain mauvais

éprouvés et n'étaient plus en mesure de construire les immeubles en entier, et les petits propriétaires s'associèrent.

Enfin, après une bonne nuit, mais trop courte, nous repartions le lendemain matin, 4 septembre, de Rennes, à 6 h. 30, et repassions au contrôle au moment où Ernest Paul y arrivait. De nouveau, nous voilà sur la route, et cette fois nous entrons dans la dernière partie, car nous ne voulons plus nous arrêter avant d'être à Paris.

Tout le long de la route et traversant les villages, nous rencontrons quantité de gens se rendant à l'office. Plusieurs coureurs nous rattrapent et naturellement nous dépassent, et nous voilà au contrôle de Vitré où, avec quelques bonnes brioches et une tasse de café chaud, nous nous ravitaillons.

Le soleil paraît à nouveau et nous fait présager encore une bonne journée en perspective. De fatigue, point. Ma jeune équipière est alerte et dispose, tout s'annonce bien. Beaucoup de monde sur la route, cela donne des jambes.

Enfin, à 10 heures précises, nous descendons en vitesse la côte qui nous amène au contrôle de Laval. De loin, on nous a aperçus et immédiatement la foule accourt au devant de nous.

Nous sautons en voltige du tandem. Juliette est immédiatement accaparée, acclamée, félicitée. Ah ! je vous assure qu'elle est heureuse ! Elle va faire signer la feuille pendant que le public me questionne sur l'équipement de mon tandem.

Là je suis dans mon élément : démontrer l'avantage de toutes mes nouveautés. Je fais là, je crois, du bon travail pour la diffusion de la polymultipliée et la résurrection du tandem polymultiplié.

Après nous être rafraîchis, nous reprenons la route et arrivons à Mayenne à midi. Nous venons de parcourir la partie la plus mauvaise au point de vue sol de tout le parcours ; nous avons littéralement roulé dans les cailloux, des silex tranchants. Heureusement, mes enveloppes Para ne se laissent pas entamer.

Nous déjeunons tranquillement à l'hôtel de France et, à 14 h. 30, nous reprenons le collier. Nous roulions allègrement et tout d'un coup Juliette me prévient qu'il y a du flottement dans la roue arrière. Nous nous arrêtons. En effet, le contre-écrou de mon moyeu arrière s'est desserré et ma roue a du jeu. Je le resserre le mieux possible et, à Javron, je rentre chez un marchand de vélos, qui par bonheur est ouvert, et je le bloque à l'étau.

Maintenant la route est admirablement roulante et à 16 h. 20 nous nous faisons contrôler à Pré-en-Pail, où nous tombons en pleine fête. Inutile de dire que nous sommes immédiatement entourés.

Ici se place un petit incident qui nous a fait bien rire : Ayant soif, nous demandons une canette de bière et une bouteille de limonade.

Ayant rempli chacun notre verre, je demande le compte : 1 fr. 50. Je paie, nous finissons ensuite la canette et la bouteille et au moment où nous allons monter à tandem, la jeune fille qui nous avait servis, vient me réclamer à nouveau 1 fr. 75. Je lui réponds : « mais je viens de vous payer ».

« C'est vrai, qu'elle me répond, mais à ce moment vous n'aviez bu que la moitié de la bouteille et de la canette, mais puisque vous les avez vidées, vous me devez 1 fr. 75. »

Maintenant, nous nous dirigeons sur Alençon qui n'est qu'à 25 km., mais comme la route est de plus en plus bonne, que nous sommes partout très acclamés, en une heure nous avalons les 25 km. Pour des gens qui ont déjà 1.006 km. dans les jambes, ce n'est pas trop mal ; mais il faut dire que la route est délicieusement roulante et peu accidentée, la température est bonne ; aussi depuis longtemps déjà n'employons-nous que le 7 mètres, ce qui nous permet d'avancer. A Alençon, nous étions attendus impatiemment, car à l'aller nous y étions passés à 4 heures du matin et personne n'avait vu le tandem que tous voulaient voir. Aussi faut-il dire la joie de ces braves gens, qui ne savent quoi nous faire. On nous ravitaille en boisson, en gâteaux, nos bidons sont remplis et tout cela nous est offert gracieusement.

Mais il est 18 heures et 34 km. nous séparent de Mortagne, où nous voudrions arriver avant la nuit.

C'est donc à regret que nous quittons tous ces amis, dont quelques-uns m'ont contrôlé il y a dix ans et même vingt ans, et me disent que je n'ai pas beaucoup changé. Quant à mon équipière, elle fait l'admiration de tous par son entrain.

Où est sa neurasthénie aiguë dont elle souffrait quand je l'ai prise chez moi en 1914, et qu'elle avait eu la chance d'être traitée par un médecin intelligent qui avait conseillé à ses parents de lui faire faire de la bicyclette pour la distraire ! C'est ainsi qu'étant ma cliente, Juliette, dont la situation de fortune de ses parents la mettait à l'abri du besoin, me demanda de lui donner dans ma maison un petit emploi quelconque, lui permettant de s'occuper l'esprit, et c'est ainsi que, par la suite, l'amour de la bicyclette en a fait une championne, qui a semé sa neurasthénie le long de nos routes de France, car n'a-t-elle pas déjà à son actif le brevet d'Audax de 200 km., ses records Trouville-Paris et Paris-Tours à bicyclette, Bordeaux-Paris et maintenant Paris-Brest et retour à tandem. Mon équipière ainsi présentée, j'en reviens à notre course, car cette dissertation m'a fait dévier de mon récit.

Nous voilà donc partis du contrôle d'Alençon, et nous en mettons un coup. Je me trouve en plein dans un lit de silex broyés par les autos de la course. Comment vais-je en sortir ? Ah ! ce n'est pas long. Mon pneu arrière s'affaisse brusquement, un silex triangulaire a perforé

la chambre ; en un tour de main j'ai démonté la roue et changé la chambre. C'est ma première crevaisson depuis le départ ; malheureusement, ce ne sera pas la dernière. Dix minutes à peu près de perdues et de nouveau nous roulons ; la route est une véritable piste jusqu'à Mortagne. A l'aller, nous n'avions pu le remarquer, car nous y passions dans la nuit. La campagne est riche et superbe. Voilà un coin que nous nous proposons de revoir un jour en touristes.

Une auto de maître nous rattrape à 15 km. avant Mortagne et s'attache à nos pas, car après nous avoir questionnés sur le travail que nous faisons, ces personnes s'intéressent à notre performance.

Nous arrivons à Mortagne à 20 heures, en même temps que la nuit. Nous y retrouvons le patron qui fut si aimable pour nous à notre passage à l'aller, il nous présente à tous ses clients et fait notre apologie.

Mais ce n'est pas tout, il nous faut dîner, car nous allons attaquer encore une nouvelle nuit pendant laquelle il nous faudra rouler. Les personnes de l'auto sont là et les dames ne cessent de s'extasier sur l'état de fraîcheur de Juliette et surtout sur sa performance.

Nous allons avec eux dîner à l'hôtel et à 22 heures nous nous engageons dans la nuit noire.

Ma lanterne, pour laquelle j'avais emporté des charges de carbure, nous éclaire à merveille.

Nous voilà encore une fois en pleine nuit. Comment va-t-elle se passer ?

Nous traversons Saint-Maurice (1064 km.) et ensuite Armentières, mais de nouveau le sommeil nous gagne et nous ralentissons l'allure, nous arrêtant, remontant. Que c'est pénible la nuit ! Décidément, je n'aime pas rouler la nuit ; la bicyclette pour moi n'a d'attraction que quand mes yeux peuvent voir, sinon elle ne m'intéresse plus ; mais cependant, il nous faut marcher, car plus nous nous arrêtons, plus nous totalisons d'heures et notre performance en sera moins belle, car je ne veux pas atteindre les 120 heures. Enfin, il est 3 heures du matin et nous arrivons aux premières maisons de Verneuil ; plus que 110 km. pour arriver à Paris ; si c'était de jour, ils seraient vivement négociés, car nous aurions été comme le cheval qui sent son écurie. Malheureusement, il nous faut lutter contre notre ennemi mortel « Le sommeil ». C'est lui le plus fort et nous décidons, Juliette et moi, de nous arrêter là sur une place. Nous plaçons le tandem contre un arbre et tous les deux nous nous y adossons assis par terre ; et allons-y d'un bon somme ! Au bout d'une heure environ, je réveille Juliette et nous repartons ; nous naviguons un peu pour retrouver la route de Paris. Verneuil est endormie, nos voix résonnent et un brave homme entr'ouvre sa fenêtre. Je le devine plutôt que je le vois et il m'indique

la route. Un poivrot qui était couché dans le ruisseau se réveille brusquement et veut me conduire. (A suivre.)